

Prédication du dimanche 17 septembre 2017

Si nous sommes incapables de pardonner, c'est peut-être d'abord que nous ne savons pas ce qu'est le péché, et donc ce qu'est le pardon qui efface le péché. Jésus nous appelle aujourd'hui à pardonner, et il nous fait aussi comprendre ce qu'est le péché et ce qu'est l'acte divin du pardon, qui efface le péché.

Quand nous écoutons la réponse de Jésus à Pierre : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois, c'est la disproportion des chiffres qui nous frappe d'abord : de 1 à 70 ! Et nous comprenons que nous sommes appelés non pas à calculer moins sévèrement, mais à ne plus calculer du tout lorsqu'il s'agit de pardonner. Dans la vie spirituelle s'applique souvent une formule paradoxale : qui ne peut le moins, peut le plus. Nous nous savons incapables par nous-même d'aller jusqu'à sept. C'est peut-être qu'il nous faut accepter d'aller avec Jésus jusqu'à soixante-dix fois sept !

De même, lorsque nous entendons la parabole racontée par Jésus pour expliquer sa réponse à Pierre, nous sommes d'abord frappés par une disproportion plus grande encore entre deux chiffres : la somme acquittée par le roi 60 millions de pièces d'argent, et la somme impitoyablement exigée par le serviteur que le roi vient d'absoudre : 100 pièces d'argent. Nous passons ici à une différence de 1 à 600 000 ! Nous sommes ainsi conduits à comprendre qu'il ne s'agit pas de plus ou de moins, comme si Dieu figuré par le roi pardonnait beaucoup plus de fautes que le petit nombre que moi, qui ne suis qu'un homme, figuré par le mauvais serviteur, je suis capable de pardonner. Ce que je suis amené à comprendre à l'écoute de la parabole de Jésus, ce n'est pas que Dieu m'a pardonné beaucoup plus de choses que ce que moi-même je suis capable de pardonner à mon prochain, mais que ce que Dieu m'a pardonné est infiniment plus grave que ce que moi-même je reproche à autrui lorsque je lui refuse mon pardon. Ce n'est pas le nombre des offenses remises qui diffère, entre celles que remet Dieu et celles que je refuse de remettre, mais la nature même de l'offense, infiniment plus grave que celle que moi je ne veux pas pardonner.

Écoutons bien ce que nous dit Jésus dans la parabole, pour comprendre cette différence de nature : le serviteur convoqué par le roi de la parabole n'est manifestement pas n'importe qui. Il s'agit d'un haut fonctionnaire. Et la somme exorbitante qu'il doit à la caisse royale résulte d'une faute extrêmement grave : gestion calamiteuse, détournement de fonds publics. Si le mauvais serviteur est livré à la fin de la parabole aux « bourreaux » pour tout rembourser, n'est-ce pas afin de lui faire avouer des manœuvres crapuleuses, dont l'ensemble du Royaume doit subir les conséquences.

En revanche, l'affaire qui met aux prises cette crapule avec son malheureux compagnon relève de la sphère privée, et la cruauté du mauvais serviteur est d'autant plus sordide que ce haut fonctionnaire maniant des sommes considérables, qu'il empoche éventuellement au passage, n'a sans doute aucun besoin des quelques pièces qu'il exige de son voisin.

Les auditeurs de Jésus se sont souvenus en l'écoutant raconter la parabole du débiteur impitoyable de l'histoire racontée jadis par le prophète Nathan à David. Dans une même ville, il y avait deux hommes. L'un était riche, l'autre pauvre. Le riche avait de grands troupeaux, le pauvre n'avait qu'une seule petite brebis. Pour préparer le repas de son hôte sans toucher à son immense cheptel, le riche alla prendre la brebis du pauvre. « L'homme qui a fait cela mérite la mort », s'exclama David, écoeuré, prononçant sa propre condamnation. « Car cet homme, c'est toi », lui dit le prophète.

Bref : ce que Dieu pardonne en nous est infiniment plus grave que ce dont nous réclamons impitoyablement réparation à nos frères. Parce que ce que Dieu pardonne en moi est le péché. Et le péché est infiniment plus grave que la privation du bien que m'a infligé mon frère.

Jésus nous conduit ainsi à une conversion radicale du regard et du cœur. Spontanément et superficiellement, ne considérons-nous pas que le péché n'est pas très grave ? Dieu peut bien supporter cela ! Et dans ces conditions, quelle reconnaissance éprouvons-nous à l'égard de Dieu qui nous a pardonnés ? Alors que l'injustice commise à mon égard m'apparaît elle souvent intolérable et exiger immédiatement réparation.

Certes, il y a des injustices intolérables. Et certes toute injustice appelle réparation. Page après page, la Bible crie cette vérité au nom du pauvre et de l'opprimé. Il faut oser voir, dénoncer et réparer toutes les méfaits qui défigurent les personnes et les communautés.

Et pourtant : le plus grand malheur pour l'homme n'est pas d'être victime de la méchanceté ou de la cupidité d'autrui. Le plus grand malheur, c'est précisément ce que Jésus nous révèle comme du péché. Dans la parabole, le Roi est bafoué. Trahi dans sa confiance, méprisé dans sa bonté, du fait de l'inconcevable dureté de cœur de son serviteur. Dans nos examens de conscience, poussons-nous la lucidité et le courage de la foi jusqu'à confesser au Seigneur : Père, j'ai trahi ta confiance, j'ai méprisé ta miséricorde, je me suis moqué de ta bonté ? Et j'en suis venu à vouloir la mort de celui que tu m'avais donné comme un frère à servir, à protéger, à aimer ?

Comprendre ce qu'est le péché, au cœur de toute faute, et qui en fait la gravité : cette désinvolture à l'égard de la bonté du Père, c'est aussi comprendre que Dieu seul, le premier offensé, puisse vraiment pardonner. Et bien, ce pardon, nous le croyons, nous le savons, Dieu nous l'a accordé de grand cœur. En Jésus. Il nous pardonne en nous rendant conscients et confondus de notre profonde misère et de son infinie miséricorde, en nous enlevant jour après jour notre cœur de pierre pour nous donner un cœur de chair. Et c'est en nous pardonnant qu'il nous rend capables de pardonner à notre tour. Jésus sur La Croix manifeste ce qu'est le péché qui habite mon cœur, il en porte toute la gravité. Mais de son cœur blessé et toujours aimant, le Père a fait, en le ressuscitant, la source de sa miséricorde. Sur La Croix, Jésus, l'Innocent, s'est lié au pécheur que je suis. Lorsque j'ai péché, il prie le Père, il prie mes frères, il prie mes frères au Nom du Père : pardonnez-lui, il ne sait pas ce qu'il fait. Il ne sait pas ce qu'est le péché.

Jésus seul pardonne. Mais pas sans son Eglise. Pas sans chacune et chacun d'entre nous. Pardonner mon frère non pas sept fois – ce dont je me reconnais par moi-même incapable – mais soixante-dix fois sept fois avec et par Jésus, c'est en fait laisser Jésus pardonner en moi. Accepter que Jésus pardonne mon frère comme il m'a pardonné moi-même. C'est l'écouter suppliant son Père et nous suppliant au Nom du Père de pardonner l'offense. Pardonner, ce n'est pas fermer les yeux sur l'injustice, ce n'est pas ne plus souffrir la blessure de l'offense, mais c'est me détourner des chemins de la vengeance, et laisser Jésus nous réconcilier, le laisser panser nos blessures pour en faire les canaux de sa grâce.

Cher Jean-Baptiste, te voici prêtre du Christ et de son Eglise. La coutume à laquelle tu t'es très aimablement prêté t'a conduit à demander à un aîné de prêcher lors de la première messe que tu célèbres dans cette église. L'Évangile aujourd'hui nous enseigne le pardon. J'ay vois un signe particulièrement adressé au nouveau prêtre que tu es. Tu as vécu l'an passé ton diaconat en Afrique, à Bangui. Nous savons tous quelles violences ce pays doit traverser. Nous sommes touchés de ce que les chrétiens vivent là-bas au service de la Réconciliation,

dans l'esprit que leur a prêché le Pape François, comme il vient de le faire encore en Colombie. Quelle leçon as-tu reçue ! Quelle espérance t'a été confiée ! Celle du pardon de Jésus, pardon ouvert à tous sur La Croix, et renouvelé en chaque Eucharistie. Nous te souhaitons d'être toute ta vie le joyeux témoin de ce mystère que tes mains désormais consacrent et nous partagent.

Gilles Berceville